

Guillaume Le Blanc, philosophe de la pauvreté

Le philosophe Guillaume Le Blanc a installé son terrain de recherche dans une zone hybride entre précarité et exclusion. Philosophant avec ses sujets de recherche et les personnes elles-mêmes, il tente de mettre en avant l'incroyable inventivité de leurs vies.

Quand on demande à Guillaume Le Blanc ce qui dans son parcours l'a mené à la philosophie et à son travail sur les normes puis sur la précarité, il répond en plaisantant que c'est parce qu'il a été enfant lecteur du Club des cinq. Avec sérieux, il ajoute toutefois que la philosophie est affaire d'enquête. « On recherche un concept, on enquête sur une idée. » Mais, rétrospectivement, tout le monde invente la fiction de sa vie. « La vie est faite de morceaux qui ne se rejoignent pas, comme dit une héroïne de Truffaut dans *Les deux Anglaises* et le continent. C'est vrai : la vie est pleine d'éléments qui ne coïncident pas les uns avec les autres. Mais, après coup, on recrée une route, en partie rêvée, corrigée à partir de ses interprétations du passé. »

Dans son travail, néanmoins, la cohérence est là, lisible. Pas besoin d'une loupe d'enquêteur pour la trouver, même si Guillaume Le Blanc, lui, devait l'avoir en main pour la dessiner. De Foucault à Canguilhem, de la norme à ses marges, celui qui est aujourd'hui professeur de philosophie politique et sociale à l'Université de Paris-Cité, directeur du Laboratoire du changement social et politique, membre du comité de rédaction de la revue *Esprit*, n'a cessé

de suivre les pistes qui l'ont mené vers les questions d'invisibilisation sociale, de précarité et d'exclusion. « Tous mes livres naissent d'une question laissée en suspens dans un ouvrage antérieur », note-t-il.

Certes, on arrive plus facilement en khâgne à Lakanal, à Sceaux, quand on a eu des parents grands lecteurs, un père journaliste et une bibliothèque dans laquelle puiser tout son soûl. Mais d'une route tracée, on peut s'écarter. Après les classes préparatoires, peut-être pour ne pas s'éloigner trop vite de la littérature, il choisit un philosophe spécialiste de la pensée littéraire : « J'ai voulu faire mon mémoire de maîtrise avec Pierre Macherey, qui avait été élève d'Althusser et très proche de Canguilhem. Il faisait alors le tout premier cours à la Sorbonne sur Michel Foucault. C'était en 1987-1988. Or, à l'époque, travailler sur Foucault ou Canguilhem, c'était une mort universitaire. Foucault était un paria. Aucun de ceux qui travaillaient sur lui n'avait de poste en France. » Ce cours de Macherey l'oriente donc vers Foucault sur lequel il écrira son mémoire de maîtrise. Puis, un invité de Macherey aborde la question des normes chez Canguilhem. Nouvelle révélation. « Cela rejoignait des considérations personnelles, comme le

sentiment de ne pas être à sa place, de la violence des normes qu'on subit dès l'enfance, le sentiment que les normes ne sont pas tout à fait normales. » Le point de départ de tout le travail qui suivra.

Réinventer les normes

« Ce qui m'a plu chez Canguilhem, c'est cette idée que la vie ne se contente pas d'être ajustement à une norme, mais réinvente ses normes en permanence. La vie est création. Le rapport aux normes n'est jamais assujettissement à ce qui est tenu pour normal, on se réinvente comme sujet dans la manière de se rapporter à des normes, soit en les réalisant à sa manière, soit en s'en détournant, soit même en les transgressant. » Une autre vision du monde, qui permet « de comprendre les processus de la domination sociale et de regarder l'exclusion, la précarité, l'invisibilité comme des états dans lesquels, oui, les vies sont malmenées par les dispositifs de normes, mais où il y a création possible de contre-modèles, de critiques. »

De livre en livre, le philosophe observe, explore et analyse ainsi les ressources des « dedans-dehors », de ceux qui n'ont pas basculé dans la pure exclusion, n'étant pas encore dépossédés de toutes les propriétés



29 novembre 1966

Naissance de Guillaume Le Blanc.

1^{er} mars 2004

Première édition de *Les maladies de l'homme normal*, aux éditions du Passant.

22 mars 2007

Parution de *Vies ordinaires, vies précaires*, au Seuil.

© Françoise Stjepovic

sociales par lesquelles une existence peut tenir debout (un logement, un travail, une sécurité sociale...), mais qui ne sont plus « *dedans* » parce que l'une des propriétés sociales majeures est effacée de leur existence (travailler sans pouvoir se loger, par exemple). Cette zone grise, hybride, du « *dedans-dehors* » est son terrain philosophique depuis *Vies ordinaires, vies précaires* jusqu'à *La solidarité des éprouvés: pour une histoire politique de la pauvreté*, en passant par *L'invisibilité sociale*, ou *Dedans, dehors: la condition d'étranger*. Et le constat est là: « *Les vies pauvres ne sont pas de pauvres vies* », comme il intitule le premier chapitre de son dernier livre.

Archives des contre-récits

Ce constat a été largement nourri par l'accès aux vastes archives d'ATD Quart Monde réunies au Centre international d'archive et de recherche sur la pauvreté Joseph Wresinski, installé à Baillet-en-France, dans le Val-d'Oise. Dans le cadre d'un projet de croisement des savoirs organisé par l'association durant plus de trois

ans, réunissant huit militants d'ATD Quart Monde, douze alliés et volontaires ainsi que huit philosophes dans une démarche de co-recherche intitulée « *Pauvreté, critique sociale et croisement des savoirs* », Guillaume Le Blanc a plongé dans des récits de vie matérialisant cette idée de vie créatrice, des centaines de milliers de paroles, d'écrits de personnes vivant dans la grande pauvreté.

« *Ces personnes, qui sont les militants d'ATD Quart Monde, politisent ainsi leur combat. On est frappé par la richesse de ces existences et par la grande force critique de ces récits. Cela renverse complètement le regard institutionnel qu'on a trop souvent tendance à poser sur elles. D'où ce sous-titre du livre: Pour une histoire politique de la pauvreté. Il s'agit de faire réentendre les voix des plus démunis pour montrer qu'elles ne demandent pas seulement soutien et assistance, mais sont pleinement critiques des formats sociaux de notre existence, pleinement politiques.* » L'objectif est de désinstitutionnaliser la pauvreté et de la repolitiser, grâce aux récits. « *Les archives ont*

toujours écrit l'histoire des vainqueurs dans le dos des vaincus. C'est très net quand on regarde l'histoire depuis la Grèce antique, en passant par l'histoire romaine de Tite-Live. Ce sont toujours des récits d'illustres. Les pauvres apparaissent presque par effraction, en guenilles, désorganisés, parlant mal, n'écrivant pas. La violence des discours amplifie la dépossession des vies qui se sentent exclues, y compris de la possibilité de parler en leur propre nom. »

Il s'agit donc de rendre audibles ces voix, visibles ces vies à l'inventivité surprenante, qui pourraient même se révéler exemplaires pour notre monde tel qu'il va. « *Les pauvres sont contraints de faire avec les moyens du bord et recyclent plein d'éléments. Cette vie de recyclage peut être une forme de modèle pour nous aujourd'hui.* »

Stéphanie Barzasi